

Le savoir des racistes

Guillermo Kozlowski (guillermo.kozlowski@cfsasbl.be)
CFS asbl

Le rapport à l'autre, connaître l'autre (ou l'Autre), en avoir peur, etc., sont des questions récurrentes dans nos contrées. Les mots pour le dire ne manquent pas : cohésion sociale, lien social, vivre ensemble, multiculturalité, bref, il y a de quoi rendre heureux un éditeur de dictionnaires de synonymes. Néanmoins il y a un mot qui est en général soigneusement évité : « orientalisme » ; il s'agit d'un terme beaucoup moins employé dans ce questionnement, alors qu'il est probablement l'une des matrices du problème. C'est un terme qui s'applique au « nous » de l'Occident, et non à l'autre...



Pour citer ce document : KOZLOWSKI Guillermo, *Le Savoir des racistes*, cfs asbl 2018.

URL: http://ep.cfsasbl.be/IMG/pdf/le_savoir_des_racistes.pdf

Avec le soutien de :



Le savoir des racistes

Guillermo Kozlowski

CFS asbl

Hétérogénéité

Depuis la fin du Moyen Âge, peut-être même avant, l'Occident chrétien a produit un savoir massif sur l'Orient. Il y a des éléments de théologie, des éléments politiques, plus tard économiques. Mais aussi : géographiques, historiques, littéraires, militaires. L'Orient sera aussi un lieu privilégié pour l'imaginaire érotique des Chrétiens. L'Orient de l'orientalisme est tantôt un rêve, tantôt un cauchemar, tantôt spirituel, tantôt charnel, tantôt raffiné, tantôt l'incarnation de la vulgarité, il est fait de sensations aussi bien que d'interminables colonnes de statistiques, tout et son contraire rentrent dans le domaine de l'orientalisme. Par ailleurs, selon les écrits et les époques, l'Orient désigne ce que nous appelons aujourd'hui le Moyen Orient, parfois il inclut aussi la Perse, ou l'Inde, ou la Chine, ou le Maghreb... ou certains de ces territoires, ou tous ces territoires. Les savoirs produits sont parfois dans le domaine scientifique, parfois littéraires, ils concernent à d'autres moments les possibilités économiques, ce sont aussi des récits de voyages empreints de la subjectivité de l'auteur. Sous le vocable « orientalisme », se mélangent aussi des savoirs produits à des siècles d'intervalle.

L'hétérogénéité du domaine ne s'arrête pas là, les objectifs revendiqués sont tout aussi divers. Certains de ces savoirs se donnent comme but de combattre l'Orient, d'autres de le coloniser, d'autres encore se veulent neutres et certains se présentent comme les meilleurs amis de l'Orient parfois même contre l'influence de l'Occident. Certains veulent apporter le développement

économique, d'autres l'inciter à garder son essence... Et souvent, tout ceci à la fois.

Bref, un bric-à-brac disparate : les récits de Voyage de Gérard de Nerval, les récits de guerre de T.E. Lawrence (Lawrence d'Arabie), les différentes interprétations théologiques de l'Église, les études des savants qui accompagnent Napoléon lors de sa tentative de conquête de l'Égypte, des chercheurs en chambre... des dizaines de milliers d'autres ouvrages, d'innombrables rencontres, colloques, séminaires, vulgarisations, d'innombrables sites sur internet, un nombre incalculables d'experts en radicalisation... Mais, aussi invraisemblable que cela puisse paraître, il y a une sorte d'unité de tout ce corpus. Non pas un accord général entre les auteurs de ces textes, mais une dynamique propre à ce corpus d'œuvres éparses, c'est là qu'il y a une véritable problématique, c'est là la chose la plus étrange à propos de ce capharnaüm : à partir du XVIII^{ème} siècle tout ceci fera partie d'un domaine d'étude unique: l'orientalisme.

Homogénéité

« Prenant comme point de départ, très grossièrement, la fin du dix-huitième siècle, on peut décrire et analyser l'orientalisme comme l'institution globale qui traite de l'Orient, qui en traite par des déclarations, un enseignement, une administration, un gouvernement : bref l'orientalisme est un style occidental de domination, de restructuration et d'autorité sur l'Orient (...) Je soutiens que, si l'on n'étudie pas l'orientalisme en tant que discours, on n'est

incapable de comprendre le discours extrêmement systématique qui a permis à la culture européenne de gérer – et même de produire – l'Orient du point de vue politique, sociologique, militaire, idéologique, scientifique et imaginaire pendant la période qui a suivi le siècle des Lumières. Bien plus, l'orientalisme a une telle position d'autorité que je crois que personne ne peut écrire, penser, agir en rapport à l'Orient sans tenir compte des limites imposées par l'orientalisme à la pensée et à l'action. Bref, à cause de l'orientalisme, l'Orient n'a jamais été, et n'est pas, un sujet de réflexion ou d'action libre »¹.

Si on peut penser l'unité fonctionnelle de l'orientalisme c'est en grande partie grâce au travail d'Edward Saïd et notamment à son ouvrage *L'Orientalisme*. Il n'y a pas tout et n'importe quoi dans ce capharnaüm qu'est l'orientalisme, ou plutôt, dans ce tout et n'importe quoi qu'est l'orientalisme il y a néanmoins certains invariants. Les invariants sont dans le regard, pas dans ce qui est regardé. Ou plutôt ils sont dans la manière de fabriquer les images de l'Orient que l'on regardera ensuite comme étant l'Orient. Ces invariants déterminent d'une certaine manière le rapport de l'Occident à l'Islam notamment. C'est certainement l'une des très nombreuses raisons pour lire l'ouvrage fondamental de Saïd. Meticuleusement il recrée la formation de l'imaginaire de l'Occident sur l'Orient, il permet de retrouver dans les voyages de Nerval, de Chateaubriand, de Sacy, et de tant d'autres, les images que n'importe quel occidental mobilise dans sa tête pour penser l'Orient. Tout comme il permet de retrouver la genèse d'une certaine géopolitique qui remplit les journaux télévisés, ou plus récemment les réseaux sociaux, inlassablement réactualisée par des essais d'experts qui perpétuent la tradition orientaliste.

On retiendra ici seulement l'aspect quantitatif souligné par les analyses de Saïd: « Un grand nombre de pages sur l'Orient existent, et elles signifient évidemment un degré et une quantité d'interaction avec lui qui sont tout à fait impressionnants ; mais l'indice crucial de la force de l'Occident est qu'il n'existe aucune possibilité

de comparer le mouvement vers l'est des Occidentaux (depuis la fin du dix-huitième siècle) avec le mouvement des Orientaux vers l'ouest (...) En outre, les voyageurs orientaux allaient en Occident pour s'instruire auprès d'une culture plus avancée et l'admirer bouche bée ; pour les occidentaux voyageant en Orient, le but était d'un tout autre ordre, comme nous l'avons vu. De plus, on a estimé à 60000 environ le nombre de livres traitant du Proche-Orient écrits entre 1800 et 1950 ; il n'y a pas de chiffre approchant, même de très loin, pour les livres orientaux sur l'Occident »². Il y a un antiracisme qui parle de méconnaissance de l'autre, comme cause du racisme, pourtant le rapport de l'Occident à l'Orient est loin d'être un rapport d'ignorance.

60000 livres, la quantité d'affirmations qu'on peut y trouver est presque infinie, elle dépasse largement les possibilités d'un être humain, et encore, on ne prend en compte que les livres publiés avant 1950. Or ce qu'Edward Saïd montre est que cette marée de « savoir » a empêché tout rapport à l'autre. L'orientalisme a construit un oriental qui lui semble plus vrai que les individus vivant en Orient.

Une telle production, de par sa masse simplement, prend l'air de quelque chose de très solide. Les 60000 livres, l'imaginaire bâti depuis le Moyen Âge, l'administration coloniale, donnent l'apparence d'une consistance à l'objet de ces études, c'est ainsi qu'on a construit l'Orient et les Arabes en Occident.

Savoir trop

Le racisme est ici un racisme par excès de savoir d'une certaine manière. Non pas que tous les savants qui ont écrit ces 60000 ouvrages soient racistes, ni même malhonnêtes, ce n'est certainement pas le cas. « ...nous ne devons pas oublier que ces communautés villageoises idylliques, malgré leur aspect inoffensif, ont toujours été une fondation solide du despotisme oriental, qu'elles enfermaient la raison humaine dans un cadre extrêmement étroit, en faisant un instrument docile de superstition et l'esclave des règles admises en la dépouillant de toute grandeur

1 Edward W Saïd. « L'orientalisme », 1978, Seuil, 1980, pour la traduction française, p 15.

2 Edward W Saïd. « L'orientalisme », p 235.

et de toute force historique »³. Écrivait par exemple Marx à propos de l'Inde. Ce discours horrible l'amène à une horrible conclusion « l'Angleterre a une double mission à remplir en Inde : l'une destructrice, l'autre régénératrice –l'annihilation de la vieille société asiatique et la pose des fondations matérielles de la société occidentale »⁴

Comme le relève Saïd ce texte de Marx (il est intéressant d'ailleurs de le lire en entier) est particulièrement éclairant sur la puissance de l'Orientalisme. Tout laisserait penser, et c'est bien le premier réflexe de Marx, que le penseur allemand se trouverait du côté des colonisés. Comme tout laisserait penser aussi que son deuxième réflexe serait de condamner l'impérialisme Anglais, ce qu'il fait aussi. Mais, contre toute attente, il passe dans un autre registre, prêtant l'oreille au savoir orientaliste, sans aucune critique des conditions de production objective de ce savoir, et du coup tient ce discours pro-colonial. Certainement pas par malhonnêteté, Marx n'est pas quelqu'un qui fait des compromis dans sa recherche. Ni par compromis politique, il imagine que de cette manière l'Inde sera capable de réaliser une révolution communiste. Simplement ce savoir produit par l'orientalisme lui semble pertinent.

La question centrale est là, et non pas la morale, si ce discours, ne serait-ce que par sa masse, fait autorité, si sa diversité semble lui assurer une légitimité critique, il n'en est rien. Parce que le mode de production du discours est lui toujours lié à un certain point de vue. Et c'est aussi ce qui explique qu'il sera toujours utile à l'impérialisme. L'orientalisme est avant tout l'idée qu'on sait mieux que l'autre qui il est et ce qu'il peut.

En ce sens le racisme est structurel et le combattre ne passe pas par connaître l'autre, par le fait de présenter les particularités comme étant négligeables par rapport aux ressemblances. Mais tout d'abord par la critique du savoir à partir duquel on appréhende l'autre en Occident. C'est avec ce savoir et non avec l'ignorance que le racisme se développe.

3 Karl Marx « La domination Britannique en Inde », 1853, cite par Edward Saïd dans « L'Orientalisme », p 179.

4 Idem.

Guillermo Kozlowski
contact : guillermo.kozlowski@cfsasbl.be
Toutes les publications sur <http://ep.cfsasbl.be>
(rubrique analyses/études)